Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 27 (1968)

Artikel: Gui de Mori et Guillaume de Lorris
Autor: Jung, Marc-René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-22575

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Gui de Mori et Guillaume de Lorris

Sour tous roumans il amera Ce roumans ... C'est ainsi que, en 1290, un certain Gui de Mori exprima son enthousiasme pour le *Roman de la Rose*. Cet enthousiasme ne correspondait cependant point à une acceptation pure et simple du *miroir aux amoureux*, car Gui de Mori, tout en reconnaissant de ne pas être *de tel regnon* que Guillaume de Lorris et Jean de Meun, se mit à récrire le roman admiré. Ce remaniement constitue un témoin intéressant de la «fortune» du *Roman de la Rose* au XIIIe siècle. Nous nous proposons, dans les pages qui vont suivre, de présenter, après quelques observations générales, les interventions de Gui de Mori dans le texte de Guillaume de Lorris. Nous essayerons aussi de voir comment le remanieur a compris l'œuvre de son devancier.

Le peu que nous savons de Gui de Mori, nous le devons à un article qu'Ernest Langlois publia en 1907 dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*[1]. Langlois tira ses renseignements de deux textes: d'une part, du manuscrit que Méon avait préparé en vue de son édition et qui contenait des extraits d'un manuscrit de l'abbé de Tersan (ms. *Ter*); d'autre part, du manuscrit 101 de la Bibliothèque municipale de Tournai, manuscrit que Langlois avait consulté personnellement (ms. *Tou*). Quelques années plus tard, Langlois avait réussi à repérer le ms. *Ter* dans la collection Öttingen-Wallerstein[2]. Malheureusement, ce manuscrit a été vendu en 1934[3] et nous n'avons pas encore pu retrouver son possesseur actuel. Le ms. *Tou* étant seul accessible, c'est de lui que nous tirerons nos citations. Nous avons également consulté le manuscrit *He* (Bibliothèque royale de Copenhague, ms. *Gl. Kgl. S. 2061 4°*), qui contient certaines additions de Gui de Mori; le cas échéant, nous donnerons les variantes de ce manuscrit, qui est postérieur au manuscrit de Tournai[4].

[1] E. Langlois, *Gui de Mori et le Roman de la Rose, BECh. 68* (1907), 249–271.

[2] E. Langlois, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* Lille et Paris, 1910, p. 163–165. Langlois n'a pas vu le manuscrit.

[3] Dans une lettre du 18 octobre 1967, cette vente nous a été aimablement confirmée par M. Volker von Volckamer, de la bibliothèque Öttingen-Wallerstein; celle-ci a d'ailleurs quitté Maihingen, et se trouve aujourd'hui au château de Harburg, près de Donauwörth.

[4] Les microfilms des mss *Tou* et *He* nous ont été prêtés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. Notre collation était terminée, lorsque nous avons pu prendre connaissance, grâce à l'amabilité de Mlle E. Brayer et de M. O. Jodogne, de trois mémoires de licence de l'université de Louvain. Ces travaux, intitulés: *Gui de Mori, remanieur du Roman de la Rose,* ont pour auteurs Mlles Claudine Wattiez (1951; poème de Guillaume de Lorris), Marie Claire de Jaegere (1958; début du poème de Jean de Meun, jusqu'au vers 9492 de l'édition Langlois), et Colette Mazure

L'article d'Ernest Langlois sur Gui de Mori donne essentiellement les passages où le remanieur parle de lui, une étude des 230 premiers vers du *Roman de la Rose* du ms. *Tou,* enfin des indications sommaires sur d'autres passages remaniés. – Entre la première et la deuxième partie du *Roman de la Rose,* Gui de Mori a intercalé un passage dans lequel il fournit des renseignements sur sa personne et sur la composition de son remaniement. Or ce passage précieux n'est pas identique dans *Ter* et dans *Tou.* La différence entre les deux textes prouve que Gui de Mori n'a d'abord connu que le poème de Guillaume de Lorris. Après avoir indiqué que le *livre,* à savoir la première partie du roman, fut terminé en 1290[5], le remanieur ajoute dans *Ter:*

14 Et se de mon nom veult avoir
Aucuns aucune cognoissance,
Ne l'en ferai or demonstrance
Autrement fors que par mos teus
C'on entre par moi es osteus[6].
De plus or ne descouverroie
Moi, ne mon surnom ne vorroie
Rimer ne par apiert retraire:
22 Chi veil ma nel [= nef] a rive traire.

Aprés ce que je Guis devant dis euc ce premier livre aussi fait comme chi deseseure [*sic*] est contenu, vint antre mes mains li livres maistres Jehan de Meun ...[7]

(1961; fin du poème, à partir du vers 16039). Ces mémoires nous ont été d'un faible secours. Nous n'entendons pas critiquer des textes non publiés; nous signalerons, en revanche, ce que nous leur empruntons. – Les illustrations du ms. *Tou* ont été décrites par L. Fourez, *Le Roman de la Rose de la bibliothèque de Tournai, Scriptorium 1* (1946/47), 213–239 et pl. 21–24. Nous n'avons pas consulté les manuscrits du XVe siècle qui contiennent certains des remaniements de Gui de Mori. Il s'agit des manuscrits *BN fr. 797* et *12590,* d'un manuscrit décrit par Rouart, *D'un manuscrit inconnu du Roman de la Rose, Bulletin du Bibliophile* 1860, 976–987 (cf. E. Langlois, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* p. 207–209) et des manuscrits utilisés par F. W. Bourdillon, *The Early Editions of the Roman de la Rose,* London 1906, p. 175–185 (où est démontré que Molinet eut comme modèle un manuscrit qui contenait des interpolations; voir à ce sujet N. Dupire, *Jean Molinet,* Paris 1932, p. 91–97: pour la partie de Guillaume de Lorris, Molinet dut se servir d'un manuscrit très proche de *He*).

[5] Cette date sera répétée dans la deuxième partie du roman, où le remanieur aura soin d'ajouter son nom à ceux de Guillaume de Lorris et Jean de Meun (*Tou,* f. 96c; Langlois, *BECh. 68,* 256); le passage s'insère entre les vers 10626 et 10655 de l'édition Langlois = v. 10596 et 10625 de l'édition Lecoy (par la suite, nous donnerons toujours le numérotage de l'éd. Lecoy après celui de l'éd. Langlois).

[6] «Il paroît que cet auteur se nommoit La Porte», affirme Méon. Ceci n'a rien d'impossible, mais, avant d'avoir retrouvé le ms. *Ter,* on ne peut rien dire de précis sur ce «La Porte», ni sur les rapports entre celui-ci et Gui de Mori.

[7] Nous citons la partie en vers d'après Méon, *Le Roman de la Rose,* Paris 1814, t. I, p. X, la partie en prose d'après Langlois, *BECh. 68,* 250.

Voici le passage correspondant de *Tou:*

21 Rimer ne par rime retraire.
A maistre Jehan me voel traire
De Meun, ki a autrement
Fait fin sur ce commencement,
Et voel chi escrire ses dis
26 Selons les singnes deseurdis.

Chi s'ensuit li continuations de l'oevre maistre Jehan de Meum sur l'oevre maistre G. desus dite ...[8]

Tou représente donc un texte postérieur à *Ter*. *Tou* étant daté de 1330, *Ter* a dû être écrit entre 1290 et 1330. De plus, tout en contenant le *Roman de la Rose* en entier, *Ter* donne deux états différents du texte, puisque la partie de Jean de Meun a été écrite après et indépendamment de celle de Guillaume de Lorris. Le manuscrit de Tersan peut ainsi être rapproché, quant à son état matériel, du ms. *BN fr. 1573,* où les deux parties du *Roman de la Rose,* étant d'une écriture différente, ont également été copiées séparément. On retiendra d'autre part que Gui de Mori eut entre les mains un manuscrit qui ne contenait que le poème de Guillaume de Lorris. Aujourd'hui, nous ne possédons qu'un seul manuscrit qui ait conservé uniquement la première partie du roman. Il s'agit du *BN fr. 12786* (ms. *Da*), dont le texte se rapproche d'ailleurs de *Tou*[9].

Le texte de *Ter* a été remanié dans *Tou*. Les vers cités ci-dessus en sont une première preuve. Il y en a d'autres. Dans une addition entre les vers 2114/02 et 2115/03, nous lisons dans *Tou* (f. 24a):

Langue doit estre refrenee,
Car tu poés lire en Tolomee,
Au commenchier de s'*Almajeste,*
Une parole moult honneste:
Que sages est chil qui met paine
A ace [*sic*] que sa laingue refraine.

---

[8] *Tou,* f. 41ass.; Langlois, *BECh. 68,* p. 254. Langlois a oublié de nous dire que *Tou* reprend les six derniers vers de Guillaume de Lorris, avant de passer à la partie de Jean de Meun. Dans *Ter,* le remanieur cite même les douze derniers vers de la première partie. Ces retours en arrière s'expliquent par le fait que les deux manuscrits contiennent la fin apocryphe du texte de Guillaume de Lorris (soixante-douze vers). *Rou* (XVe siècle) donne une version abrégée de *Ter*. Les allusions au remaniement et au nom du remanieur manquent, ce qui explique la rubrique: *L'an et jor que maistre Guillaume de Lorriz fina son romant;* cf. l'article de Rouart, *Bull. du Bibliophile* 1860, 984, et Langlois, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* p. 208.

[9] On trouvera le relevé des leçons communes à *Da* et *Tou* dans le mémoire de Claudine Wattiez, cité ci-dessus, N 4. *Da* contient cependant, au début de la fin apocryphe, six vers qui ne se retrouvent dans aucun autre manuscrit.

Catons meismes s'i acorde,
S'il est ki son livre recorde;
Là pués en escript trouver tu
Que la premeraine viertu,
C'est de metre a sa laingue frain.
Donte dont ta langue et refrain
De dire folie et outrage,
Si t'en tenra on plus por sage.

Ces vers ne sont pas de Gui de Mori, mais de Jean de Meun (v. 7037/7007–7042/7012 et 7053/7023–7060/7030). Si vraiment Gui de Mori n'a connu la deuxième partie du *Roman de la Rose* qu'après avoir terminé le remaniement de la première partie (comme il l'affirme dans *Ter*), il a dû revoir son texte. Mais cette révision n'a pas été entreprise avec tout le soin voulu. Nous citerons, comme preuve, le passage où Guillaume de Lorris annonce la fin du poème (v. 3499/3481 ss.). *Tou* ajoute (f. 37a/b):

3504/3486 Que Venus[10] prist par ses effors
Pour Bel Aquoel a moi trametre,
Que Jalousie y ot fait mettre
Par l'enortement Male Bouce,
A cui maus feus arde le bouce.
Et comment Francise et Pités
Demoustrerent tes amistés
Que sans delaiier acoururent,
Quant men boin besoing aperchurent.

Ces vers annoncent clairement la fin apocryphe, qui raconte comment *dame Pitié* vint au secours de l'Amant, après qu'*Amors* eut volé les clefs de la tour, dans laquelle étaient enfermés Bel Accueil et la Rose. Or, des sept manuscrits qui contiennent cette fin apocryphe, *Ter* est le seul à nommer et *Pitié* et *Franchise,* et à remplacer *Amors* (au féminin!) par *Vénus.* Aux vers 8–9, la version commune (*Tou* donc inclus) écrit:

Si vi venir a grant noblece
Devers la tor dame Pitié.

Voici la version de *Ter:*

Si vi venir par grant noblece
Francise e avec lui Pitié.

Et aux vers 36–37, la version commune donne:

Mais Amors la bele, la blonde,
Embla les clés ...,

[10] *Amors,* dans la version commune. LANGLOIS ne donne pas la variante *Venus* (éd., t. II, p. 175).

tandis que *Ter* (avec *Rou,* du XVe siècle) écrit:

Mais Venus la bele ...[11]

L'interpolation de *Tou* se réfère donc à la fin apocryphe telle qu'elle se lit dans *Ter.* La négligence du remanieur qui remania son texte peut trouver une explication dans le fait que *Franchise, Pitié* et *Vénus* reparaîtront dans la partie de Jean de Meun. Toutefois, il est remarquable que Gui de Mori ait conservé la fin apocryphe dans *Tou,* et qu'il l'ait manifestement corrigée d'après un modèle qui nous est inconnu.

On peut également se demander si la version commune de la fin apocryphe est vraiment la version originale. Langlois façonne son texte sur *Da.* Or *Da* et *Ter* sont les deux manuscrits les plus anciens. Il n'est pas impossible que *Ter* ait conservé la version primitive. Déjà Guillaume de Lorris a fait intervenir *Franchise* et *Pitié* (v. 3247/3231 ss.), ce qui a pu amener le continuateur anonyme à introduire les *deux* personnifications. De plus, le personnage de Vénus convient mieux à cette fin, qui s'écarte des règles de la courtoisie. Là aussi, Guillaume de Lorris peut avoir fourni le point de départ. Ne déclare-t-il pas que le brandon de Vénus échauffe les *dames* (v. 3426/3408)? Vénus qui *emble* les clefs, c'est-à-dire la femme qui vient à la rencontre de l'Amant, s'accorderait ainsi beaucoup mieux avec la Vénus de Guillaume de Lorris que ne le fait cette *Amors la bele.* Une difficulté, cependant, subsiste: au vers 30 de la fin apocryphe, tous les manuscrits semblent donner *Bone Amor la debonaire.* De deux choses l'une: ou le continuateur anonyme a voulu rester près du texte de Guillaume de Lorris, ce qui nous permettrait de maintenir les personnages de *Franchise* et de *Vénus,* et de faire suivre d'un point d'interrogation cette *Bone Amor la debonaire* – ou alors il s'est peu soucié de la différence de ton (qui est aussi une différence de personnages) entre la fin et le poème inachevé. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut que juxtaposer *Ter* à *Da.* Mais plus d'une centaine de manuscrits du *Roman de la Rose* attendent encore d'être classés. Toute conclusion péremptoire nous semble ainsi prématurée.

*

Les rapports entre *Tou* et *Ter* sont plus compliqués que ce qu'a imaginé Ernest Langlois. On sait que *Tou* est une sorte d'édition critique, où les interventions du remanieur sont marquées à l'aide de signes diacritiques, disposés en marge du texte: un petit trait horizontal (*une petite vergiele*) signale une omission; un astérisque (*une estoilete*), une addition; *l'estoilete avec la vergiele* enfin, une modification

[11] Voir l'édition de LANGLOIS, t. II, p. 331 et 332. La variante de *Rou* est sujette à caution, car ROUART ne s'explique pas sur la façon dont il a transcrit le texte. Il écrit en effet: *Mes amours* (*Vénus*) *la belle et la blonde* (*op. cit.,* p. 982).

de la forme[12]. Langlois n'a pas remarqué que le prologue parle encore d'un quatrième signe (*Tou,* f. 5d):

> Et voel que cist signe escrit soient
> Si ke li liseour les voient,
> Pour ce que (s'a aucuns ne plaist
> Çou ke j'avrai mis ou soustrait)
> Par les margieles desus dittes
> Entre tes .ij. roses escriptes
> (Qui feront ausci com devise
> De le subtraction reprise)
> Auques tost, s'il voet pener,
> Pora le risme ramener
> Tout ensi comme cil le fist
> Qui ensi comença et dist[13].

Entre deux roses, on trouvera donc des *subtractions reprises.* Que signifie cette expression?[14] Ces roses, très rares dans le poème de Guillaume de Lorris, sont fréquentes dans la deuxième partie du roman. Or le texte qu'elles mettent en vedette, est exactement le texte de la version commune. Une *subtraction reprise* est donc un passage originairement omis par Gui de Mori, mais réintroduit dans *Tou.* Si, pour la première partie du *Roman de la Rose,* nous ne comptons que vingt-deux vers «repris», la situation change avec la partie de Jean de Meun: sans les «reprises», il y manquerait (pour ne citer que les passages les plus importants) l'épisode d'Abélard, Vénus qui s'oppose au dieu d'Amour, la fin de l'épisode du jaloux, une partie de l'enseignement de la Vieille, tout le passage sur l'alchimie, Empédocle et Origène, la dissertation sur les vents, les pluies, les miroirs et les visions, enfin presque tout le sermon de Génius. Si toutes ces omissions, «reprises» dans Tou, manquaient dans la première version du remaniement, celui-ci devait être sensiblement plus bref. On comprendrait ainsi pourquoi *He,* qui contient certains développements de Gui de Mori, supprime 2446 vers dans la deuxième partie

[12] Magnifique, cette idée, et fort commode pour l'érudit moderne, cet homme toujours pressé! Le copiste de *Tou* va jusqu'à indiquer le nombre des vers omis (p. ex. f. 43c, 44d, 47b, c, 48b, 55c, 56b, etc.). Seulement, voilà: souvent, les signes manquent – parfois il ne s'agit que de l'omission de deux vers (lacune qui pourrait se trouver dans le manuscrit qui a servi de modèle), mais parfois, le passage omis compte une centaine de vers, ou plus, ou (pire!) on revient même en arrière. Bon gré mal gré, on devra se méfier de la belle invention des signes diacritiques.

[13] La phrase est compliquée. Notre ponctuation diffère de celle de Langlois (*BECh. 68,* 261–262).

[14] Le problème a été soulevé dans le mémoire de M. C. de Jaegere, et surtout dans celui de C. Mazure. Mais, aussi longtemps qu'une vérification à l'aide de *Ter* sera impossible, il ne pourra trouver de solution satisfaisante.

du poème[15]. *Tou,* avec toutes ses additions, compte 21918 vers[16], tandis que *Ter* doit en avoir un peu plus de 19000[17]. Cette différence de quelque trois mille vers correspond à peu près au nombre des vers des *subtractions reprises.* Tout ce beau calcul, cependant, ne saurait dépasser le stade de la pure hypothèse, aussi longtemps, du moins, que l'on n'aura pas pu vérifier que *Ter* n'a point perdu de feuillets. Quoi qu'il en soit, ces *subtractions reprises* gardent leur secret. Ont-elles été ajoutées par Gui de Mori lui-même ou par le copiste du manuscrit de Tournai?

*

Les remaniements de Gui de Mori sont trop nombreux pour que l'on puisse les inventorier tous dans le cadre d'un article. En outre (et l'étude des 230 premiers vers faite par Ernest Langlois l'a démontré), les changements sont souvent motivés par des critères qui nous échappent: omission de deux, quatre, six vers, ou plus, modification de tel autre vers, ajout de quelque détail, de petites interventions, en somme, qui n'affectent en rien le fond du récit. Souvent donc, Gui de Mori reste fidèle à son programme, énoncé aux vers 51 à 58 du prologue:

... ja empiree
Ne sera par moi ne quassee
L'ententions ne la mataire,
Tant i vaurai je dou mien faire
C'aucune cose en osterai,
Aucune cose i meterai,
Si en sera plus entendables
Et a oïr plus delitables.

Parmi les additions qui doivent rendre plus *delitables* le poème de Guillaume de Lorris, on peut ranger certains détails pittoresques qui complètent la description des figures, peintes sur le mur du verger de Déduit. Haine, par exemple, qui, les poings serrés, incline la tête; ou Envie, qui non seulement regarde de travers (comme chez Guillaume de Lorris),

Mais de l'un piet avant passoit
Un petit et si traversoit
Par deriere soi son visage.
Trop estoit bien faite l'image,
Car ele estoit tout de gret painte
D'une coulour pale et destainte.

---

[15] LANGLOIS, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* p. 411.

[16] Nous ne les avons pas comptés. Nous trouvons ce chiffre dans le mémoire de CLAUDINE WATTIEZ, p. 2: 4602 vers pour la première partie, 26 vers de transition, et 17290 vers pour la deuxième partie.

[17] 154 feuillets à 2 colonnes de 31 lignes; une miniature; le prologue manque; nous ignorons si le manuscrit a des rubriques.

Si cette «couleur pâle» peut bien, en dernière analyse, remonter à Ovide[18], l'ensemble de la description fait plutôt penser que l'auteur a réellement vu cette image d'Envie.

Toutefois, ce qui nous importe ici, ce sont les remaniements qui ont pour but de rendre le texte plus *entendables*. On retiendra d'abord que Gui de Mori ajoute une onzième figure aux dix de Guillaume de Lorris:

> Orgius, qui porte la baniere
> De tous maus, fu en la masiere
> Pourtrais tout premerainement[19].

Pour Gui de Mori, l'orgueil est donc le principal ennemi de l'amour. Le terme d'amour doit être pris au sens le plus large: *sans amours ne peut vivre Nus cœurs,* déclare Gui dans le prologue – et de citer joyeusement le *De arrha animae* de Hugues de Saint-Victor. Mais la suite fera bien voir qu'il s'agit surtout d'un amour plus mondain[20]. Avec Guillaume de Lorris, Gui de Mori dira de Vénus:

> Et si n'ot point en li d'orgueil[21].

---

[18] *Mét.,* II, 775.

[19] Le portrait d'Orgueil, en quatorze vers, chez Bourdillon, *Early Editions,* p. 175, et chez Langlois, *BECh. 68,* 264. Ce portrait se retrouve dans *He* et chez Molinet, dans *Ni* (Chantilly, *Musée Condé 664;* inséré entre Avarice et Envie) et dans *Fe* (*BN fr. 19157*).

[20] La citation de Hugues de Saint-Victor ne saurait être considérée comme un indice d'une interprétation chrétienne du *Roman de la Rose.* La question de l'interprétation chrétienne se pose cependant avec le manuscrit de Tournai: le *Roman de la Rose* y est encadré par une miniature représentant la Vierge et l'enfant Jésus (première page) et par un *explicit* où la *parfaite joie mondaine* est opposée à la *joie sans fin*

> Des blances brebis desus dites,
> Que li dous paistres a eslites
> Pour mener el biau parc joli,
> Ou tuit puissons jouer od li. (f. 171a)

Vu que, dans *Tou,* non seulement les histoires, mais également les drôleries sont en rapport avec le texte qu'elles illustrent, la miniature qui se trouve en tête du manuscrit n'est peut-être pas un simple hors-d'œuvre traditionnel. Ce qu'il faut ajouter, c'est que cette interprétation mystique du *Roman de la Rose* ne serait plus l'œuvre de Gui de Mori, mais du copiste de *Tou,* ou mieux, de ce Pourrès, grand personnage de la bourgeoisie tournaisienne, pour lequel le manuscrit a été exécuté.

[21] V. 3439/21. Cette assertion était faite pour provoquer la réplique des moralistes. Rutebeuf, par exemple, prend visiblement le contre-pied de Guillaume de Lorris, lorsque, dans *La voie de paradis,* il dit de Luxure:

> La dame est moult plaine d'orgueil;
> Li portiers a non Bel Acueil.

Rutebeuf, *Œuvres complètes,* éd. E. Faral et J. Bastin, t. I, Paris 1959, p. 357, v. 477/8.

On a toujours, et avec raison, vanté la grâce qui émane du poème de Guillaume de Lorris. Gui de Mori, qui est de deux générations plus jeune que son devancier, est plus systématique, voire plus pédant. Il se met à expliquer ce qui n'a pas besoin d'explication. Dans une addition au discours d'Oiseuse sur les peintures murales, il résume (pourquoi pas?) ce qui vient d'être dit, et il explique (pourquoi?) que les peintures portent des inscriptions, et qu'elles représentent les mauvaises qualités qui se logent dans l'homme même.

A cascune fist son non metre
Pour çou que tout cil ki le letre
Des ymages lire peüscent,
A brieve parole seüscent
Que nus ne poet çaiens entrer
Pour tant k'en lui laist habiter
Orgoel, haÿne, felonnie,
Convoitise ne vilonnie,
Avarisce, envie, tristrece;
Pouretez, remese viellece
N'ont en cest vergier nul repaire,
Car viellece n'a mais que faire
De joer ne de soulacier;
Et pouretés, qui pourcacier
Estoet son vivre toute jour,
Ne fera ja ceens sejour;
Et la fause papelardie,
Qui samble de si sainte vie
Et s'a ou coer tant de malisse,
Ja tant c'on congnoistre le puisse,
Ne li ert li postis ouviers,
Trop est ses malisces couviers.
Et Deduis n'a mie mestier
C'on le viengne ceens gaitier
Pour dire de lui ne retraire
Cose ki li tourt a contraire[22].

A ce même propos, nous citerons un autre passage. Nous sommes au moment où Vénus intervient auprès de Bel Accueil. Cette scène, qui représente évidemment un débat dans le for intérieur de la femme, est racontée chez Guillaume de Lorris comme si l'Amant y avait assisté. Le récit de Guillaume est linéaire, une sorte de fresque, le long de laquelle se promènerait le narrateur. Gui de Mori a, par contre, quelques scrupules de «réalisme». Il éprouve le besoin de mettre bien au clair que l'Amant n'a pas pu voir ce qui se passait dans le cœur de la femme: la Vénus de

[22] Addition entre 602/600, f. 10b. Ces vingt-six vers sont ajoutés, sur une petite feuille de parchemin, à φα (Chantilly, *Musée Condé 911,* commencement du XIVe siècle).

Gui de Mori est une Vénus invisible, intérieure, une entité psychologique clairement définie comme telle. Implicitement, Gui de Mori sépare ainsi l'auteur omniscient du protagoniste. Voici le passage en question:

Et je, qui gaires loing n'estoie,
Qui adiés eür atendoie,
Ne percevoie encore mie
Que Venus fust ja en m'aïe,
Ne ne savoie ou ele estoit.
Car ens ou coer l'amonestoit,
Ou com divesse estoit venue
Et si soutivment descendue
Que, quant on poi l'oi esgardee,
Ne soi lués ou el(e) fu alee,
Si soutilment s'esvanuï
Et ens ou pensé s'en fuÿ
Belacuel, et tant li proia
Que Belacuel s'amolia,
Quant m'oÿ si tres fort prisier.
De prendre sans plus delaiier
3475/57 M'otroia .j. baisier en dons ...[23]

Ce souci de la précision se manifeste ailleurs. A l'occasion de la danse de Déduit, Guillaume de Lorris introduit toute une série de personnages secondaires qu'il ne désigne point par leur nom. Il s'agit de deux demoiselles *mout mignotes* (759/757) et des compagnons de Richesse, Largesse, Franchise, Courtoisie et Jeunesse. Or Gui de Mori invente de nouvelles personnifications là où Guillaume de Lorris se contente d'une allusion. Les deux demoiselles s'appellent *Mignotise* et *Jolieté:*

D'un cler bleu bien taint a merveille
Et d'une escarlate vermeille
Erent lor cotes miparties
Et tout d'une fachon taillies.
Moult erent bien d'une samblance
De biauté et de contenance.
Se baloient tant cointement
766/64 Que l'une venoit bielement
Contre l'autre ... (f. 11b)

Le *valet* de Richesse (1110/08), c'est *Honnestés;* le compagnon de Largesse n'est plus un *chevalier dou lignage Le bon roi Artu de Bretaigne* (1176/74): c'est *Vigours;* si Guillaume de Lorris, au sujet du *bachelier* de Franchise, déclare ouvertement: *Ne sai comment iert apelez* (1226/24), Gui de Mori sait qu'il s'agit de *Dous Coers;* le chevalier qui accompagne Courtoisie, enfin, n'est personne d'autre que *Bielacoel*[24].

[23] F. 36d, à la place des vers 3461/43–3474/56.

[24] *Tou,* f. 16b–17b. Le passage relatif à Jeunesse est identique dans les deux versions. Tout comme Guillaume de Lorris, Gui de Mori ne nomme pas le compagnon de Jeunesse.

Chez Guillaume de Lorris, deux des compagnons sont des chevaliers; le jardin de Déduit est donc en rapport avec le monde courtois. Plus rien de tel chez le remanieur. Les qualités morales sont désormais indépendantes des qualités sociales.

Gui de Mori semble avoir tout particulièrement goûté le procédé de personnifier des abstractions. Selon une manière chère aux allégories morales – peut-être simplement à l'instar de Guillaume de Lorris, qui fait de Bel Accueil, le fils de Courtoisie, et de Honte, la fille de Raison et de Méfait – notre remanieur invente un nouveau lien de parenté: Male Bouche est le fils d'Envie. Dans une addition au deuxième commandement du dieu d'Amour (f. 23c, après 2089/77), Gui de Mori reste encore sur le plan du langage:

> Mesdisant sont tout plain d'envie.

Plus tard cependant, lorsque Guillaume de Lorris dira simplement que Male Bouche *fu fiz d'une vielle iraise* (3517/3499), Gui précisera:

> Car il fu fius l'orde punaise
> Envie, qui tant est mauvaise. (f. 37b)

Dans la deuxième partie du *Roman de la Rose,* le remanieur reprend cette généalogie, incité par quelque lecture récente[25]: des œuvres du diable, son père, Envie devint grosse de son frère,

> C'on apiele Mesdit Mauduit.

Or ce monstre, c'est Male Bouche:

> Mesdis Mauduis, c'est Malebouce. (f. 70c)

*

D'une part, Gui de Mori se montre disposé à élargir le cadre allégorique par de nouvelles personnifications. On aboutit ainsi à une plus grande précision dans le domaine psychologique – ou mieux: le remanieur croit être plus précis, car, en fait, ces nouvelles personnifications n'approfondissent en rien les données psychologiques du poème de Guillaume de Lorris. D'autre part, cependant, Gui de Mori manifeste un souci constant d'éliminer tous les éléments réalistes précis. Le détail pittoresque, la réalité (c'est-à-dire le particulier), ne l'intéresse guère. Il préfère le domaine des

[25] Addition au v. 7866/36, f. 70a–c. La source, d'après Gui de Mori, est *uns vaillans hom,* ce qui n'est pas très explicite. Il s'agit d'un passage fameux du *Miserere* du Renclus de Moiliens. Gui de Mori lui reprend textuellement la strophe CXII et les trois premiers vers de la strophe CXIII (éd. VAN HAMEL, t. II, p. 193). Mais l'identification de Mesdit Mauduit, fils d'Envie et du diable, avec Malebouche, est une invention du remanieur du *Roman de la Rose.*

vérités générales, plus abstraites. Dressons une petite liste des omissions les plus significatives:

- f. 10c mq. les noms des oiseaux (cette lacune n'est pas signalée); vingt-deux vers sont condensés en deux vers (645/43–666/64);
- f. 11b mq. le passage sur les ménestrels et les jongleurs (743/41–758/56);
- f. 17c mq. l'énumération des arbres; les v. 1326/24–1366/64 sont rendus par huit vers;
- f. 39b mq. un deuxième passage relatif à la musique (3899/81–3910/3892, remplacés par dix vers où manquent les *estives de Cornoaille*);
- f. 22b mq. les v. 1937/35–1938/36: Gui de Mori n'entend pas associer les bouchers (ou les porchers) aux vilains;
- f. 24c mq. les détails précis sur la toilette de l'amoureux (2145/33–2164/52);
- f. 24d–25a: le neuvième des commandements du dieu d'Amour (2195/83–2210/2198) nous montre un *bachelier* qui monte à cheval, qui joute et chante et vielle et danse – bref, un petit tableau de l'éducation d'un parfait courtisan. Gui de Mori, fidèle à son système qui lui a fait changer les chevaliers de la *carole* de Déduit en abstractions personnifiées, s'exprime ici en termes généraux, et parle du *mestier*. Visiblement, notre remanieur n'a pas fréquenté les mêmes milieux que Guillaume de Lorris.

  Et de quel mestier que ce soit,
  Pour tant k'onnieste cose soit
  Et que a ton estat affiere,
  Se boines gens t'en font proiiere,
  Ne fai pas dou faire dangier ... (f. 24d)

  Gui de Mori rattache ce développement aux derniers vers du huitième commandement, lesquels, en effet, formulent un précepte d'une portée toute générale.
- f. 26c mq. la comparaison du mal d'amour avec le mal de dent (lacune non signalée; 2429/17–2432/20; voir la note au v. 2420 de l'éd. Lecoy).
- Gui de Mori ne semble pas goûter la précision géographique dans un poème allégorique: f. 16d mq. Arras (les vers 1211/09–1212/10 mq. également dans *Ra; He* donne: Pavie); f. 17a mq. Windsor (1228/26); f. 37c mq. Etampes et Meaux (3534; mq. dans l'éd. Lecoy; *He* donne: Bavière; voir les variantes dans l'éd. Langlois). *Tou* remplace le vers en question par:

  Estre es paiiens u ens es grius.
- Gui de Mori n'apprécie point les références aux romans de l'époque; f. 16b mq. les allusions à Alexandre le Grand, dans le portrait de Largesse (1130/28); f. 16d mq. Artus (1177/75); f. 23c mq. Gauvain et Keu (2090/78 ss.).
- Enfin, une exception à la règle doit être signalée. Fidèle à son habitude, Gui de Mori omet, dans la description du verger, les ruisseaux et les fleurs (1375/73–1424/22), mais il met à leur place des considérations sur les animaux et la chasse (f. 18a/b): l'écureuil est une bête malicieuse, le cerf et le daim, bien qu'ils soient *cornus,* sont faciles à chasser, etc. Il est à noter que Gui de Mori ne fait aucune allusion à une éventuelle «chasse amoureuse», bien qu'il connaisse, évidemment, l'Amour chasseur. Il y a plus: la possibilité d'une «chasse amoureuse» a été délibérément écartée, car le passage où Guillaume de Lorris compare Amour au *venierres* (1420/18–1424/22), passage que Gui de Mori omet dans la description du verger, est inséré plus loin, après le v. 1624/22 (f. 20a), c'est-à-dire à la suite de la

description du Cupidon oiseleur. Nous verrons d'ailleurs que, chez Gui de Mori, l'idée de la chasse se rattache plutôt à l'Amant qu'à l'Amour ou à la dame.

*

Pour significatives qu'elles soient, ces additions et ces omissions constituent des interventions relativement brèves. Or le remanieur a inséré dans le poème des morceaux beaucoup plus longs. A ce propos, il faudrait citer en entier le portrait de Beauté, une des descriptions de femme les plus développées que nous connaissions. Mais, ce portrait ayant déjà été publié[26], nous réservons pour autre chose l'espace qui nous est accordé. Une autre addition importante est la dissertation sur les cinq mauvaises flèches du dieu d'Amour. Bien qu'elle ait également été publiée[27], quelques remarques ne seront peut-être pas superflues. Parmi les vers de Guillaume de Lorris remplacés par Gui de Mori, on lit ce qui suit:

Ces cinc floiches force contraire
As autres cinc orent senz doute;
Mais ne dirai ore pas toute
Lor force ne lor poesté;
Bien vos en iert la verité
Contee e la senefiance,
Nou metrai pas en obliance,
Ainz vos dirai que tot ce monte,
Ançois que je fine mon conte. (v. 976–884)

Voici un de ces passages où Guillaume de Lorris nous promet une explication, explication qui, hélas, n'a jamais été donnée. La difficulté, pour la critique moderne, réside dans le fait qu'elle n'est jamais sûre si tel ou tel épisode revêt un sens général ou particulier, s'il est un enseignement ou une histoire d'amour vécue. On trouve un expédient, valable certes, en disant que le poème allégorique se développe sur deux plans, le plan littéral et le plan allégorique. Ce schéma, qui est emprunté à la littérature religieuse, où il est très souvent appliqué d'une manière rigoureuse, n'est que rarement visible à l'état pur dans les allégories de l'amour. Souvent, le détail échappe à une classification aussi rigide. Heureusement, dirons-nous, car le

[26] Bourdillon, *Early Editions*, p. 181–185, 130 vers. Dans *Tou*, le portrait compte 134 vers, f. 14c–15c, à la place des vers 995–1016. Nous avons aussi collationné *He*, f. 9a–10a, mais les variantes sont insignifiantes. Dans *He*, le portrait est de douze vers plus long que dans *Tou*. Molinet reprend ces douze vers.

[27] Bourdillon, *op. cit.*, p. 176–181, 167 vers. *Tou*, f. 13b–14b; *He*, f. 8a–9a. Les variantes de *He* sont peu importantes. Le passage est aussi chez Molinet. – Ce morceau se trouve, à la suite du *Roman de la Rose*, dans le ms. *209* de la Bibliothèque de l'Institut (XVe siècle). – L'addition remplace les vers 971 à 985. Gui de Mori y cite *Tulles, Salemons* et l'*Escripture*.

poète allégorique, en tant que poète, n'entend nullement nous donner une équation pure et simple. Il y reste toujours, pour le grand bien de l'imagination, une frange qui se dérobe à la schématisation. Or l'addition de Gui de Mori est une explication: explication d'un homme du XIIIe siècle, explication dans le sens de l'allégorie générale. Nous avons déjà constaté que Gui de Mori a volontiers recours à l'*abstractum agens,* c'est-à-dire à des catégories de valeurs fixes. Une personnification qui ne dépasse pas ce niveau-là, ne devient pas un personnage. L'enseignement prime.

Les cinq flèches *laides et hideuses* ne sont donc pas mises en relation avec la *narratio.* Elles offrent à Gui de Mori l'occasion de composer un traité sur les forces qui contrarient l'amour. Les flèches s'appellent Orgueil, Félonie[28], Honte reprouvée, Désespérance et *Nouviaus Pensers.* Les trois premières sont plus douloureuses que les deux dernières; elles s'opposent à l'amour. Avec les deux dernières flèches, on reste cependant dans le registre de l'amour. Gui de Mori, toujours épris de clarté, se résume d'ailleurs lui-même. Les cinq bonnes flèches attirent l'amour; Orgueil, Félonie et Honte le chassent, tandis que Désespérance et Nouvelle Pensée signifient que, le but ne pouvant être atteint, on se lasse de l'amour.

Dont les .v. premerains nommees,
Qui si bien estoient dorees,
Ne font fors ques amors atraire.
Les autres .iij. les font retraire
Com grans qu'eles aient esté,
Tant sont blecié et tempesté
Li coer k'eles ont entamés
Que ja n'en ert uns bien amés.
Les autres .ij. n'ont pas cel visce,
Car il n'i a autre malisce

---

[28] Chez Guillaume de Lorris, la deuxième flèche est Vilenie. Mais de nombreux manuscrits ont Félonie (cf. LANGLOIS, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* p. 257). Les leçons de *He* se contredisent: au v. 963, *He* suit la version commune (Vilenie), mais dans la suite, reprise à Gui de Mori, la deuxième flèche est appelée Félonie (*He,* f. 8a). Dans la version commune, la félonie est rattachée à la flèche Vilenie, dans *Tou,* cette mauvaise qualité appartient à la troisième flèche. Voici le passage (f. 13a):

(961) La premiere avoit non Orgiex;
(962) L'autre, ki ne valoit pas miex,
Fu apielee Felonnie;
La tierche fu de vilonnie
(965) Toute tainte et envenimee:
Non avoit Honte reprouvee;
La quarte ot non Desesperance;
Apielee fu sams doutance
Nouviaus Pensers la dareniere.

Qu'eles font les coers repentir
D'amer par faute de souffrir.
Ensi tollent perseverance ... (f. 14b)

*

En tant qu'explication, les additions de Gui de Mori ne se réfèrent point à l'histoire particulière de l'amour de Guillaume de Lorris. Le remanieur ne voit dans l'allégorie qu'une allégorie générale. Il aime à développer des concepts. Pour ce faire, il lui arrive même de récrire certains épisodes de Guillaume de Lorris. Nous avons vu que Gui de Mori place l'Orgueil en tête des peintures murales et qu'il insiste sur l'Orgueil dans le passage qui explique les «mauvaises» flèches. Et l'histoire de Narcisse sera transformée en apologue devant illustrer les dangers de l'orgueil en amour. Nous la transcrivons ici en entier[29].

(1439) Narcisus fu uns damoisiaus
Ki moult ama chiens et oisiaus.
Tant com il fu en sa jonece,
4 De tel biauté, de tel noblece
Ne trouvast on nul home né.
Mais orgiols l'ot si maumené
Et si fu ses coers embramis
8 D'orgoel, c'ainc ne volt estre amis
A dame ne a damoisiele,
Tant fust delitable ne biele,
Avenans ne de grant parage.
12 Tant par fu d'orgillous corage
Et de desdaignouse maniere
C'ainc ne vaut rechevoir proiiere
Que damoisiele li feïst,
16 Combien que s'entente y meïst.
S'en fu il maintes fois proiiés,
Mais ainc ne pot estre aploiiés
A chou ke d'amors eüst cure.
20 Si l'en avint tele aventure
Com je briefment vous conterai;
Ja longe fable n'en ferai.

(1472) Un jour qu'il venoit de cachier
24 Pour lui deduire et soulacier,
Qu'il avoit souffiert moult grant mal
(1474) De courre et amont et aval,
Une soif [ms. foif] li prist por l'asprece
(1476) Dou chaut et por la grant lassece
(1477) Qui li ot tolue l'alaine.

[29] F. 18c–19b, remplace les vers 1439/37–1510/08. Gui de Mori utilise un certain nombre de ces vers omis; nous les signalerons (numérotage de l'éd. LANGLOIS).

Si vint tout droit a la fontaine
(1479) Que li pins de ses rains couvroit,
(1480) Et s'apensa que il buvroit:
(1481) Sour la fontaine tout adens
(1482) Se mist lors por boivre dedens,
(1483) Si vit en l'iauve clere et nete
(1484) Son vis, son nés et sa boucete,
Ensi com il boivre devoit
En la grant caurre k'il avoit,
Qu'il iert vermaus et embrasés
40 De toutes biautés asasés.
Onques garde ne s'en donna
Devant c'uns archiers l'assena
Qui moult bien sot traire et lanchier.
44 Si li fist ens ou coer fichier
Une saiete barbelee
Qui Biautés estoit apielee.
Bien li deüst avoir valu
48 Ses orgiex, or li a falu.
Helas! ou s'est il embatus?
Bien est ses orgiex abatus,
Car quant il vit en l'aigue douce
52 Ses iex vairs et sa biele bouce,
Son cler vis, sa coulor vermeille,
Lors li vint a trop grant merveille
Et trop durement s'esbahi,
56 Car ses ombres l'a si trahi
Qu'il cuida tout ciertainement
Veoir .j. emfant proprement.
(1489) Lors se sot bien Amors vengier
(1490) Dou grant orgoel et dou dangier
(1491) Que Narcisus li ot mené.
(1492) Or li fu bien gueredonné
Qu'en la fontaine tant musa.
64 Et tant a son ombre erlusa
Que ses coers fu laciés et pris
Et de son ombre amer souspris,
Si qu'il ne se pot departir,
68 Ains convint de son corps partir
Illoec endroit l'ame et la vie.
Bien fu voire la prophesie[30]

---

[30] Les vers 70 à 106 sont également dans *He,* f. 13c–d, où ils sont insérés entre 1506/04 et 1507/05 de la version commune. *He* offre ainsi un texte composite: à l'histoire d'Echo (racontée par Guillaume de Lorris), il ajoute celle de Liriopé (empruntée à Gui de Mori), tout en adoptant la leçon finale que Guillaume de Lorris tire de cet «exemple». Molinet semble suivre *He.* – Les variantes de *He* sont peu importantes: après 70, il doit ajouter un vers (pour les besoins de la rime): *Et de tout en*

Que li devineres en dist,
72 Quant on li proia et requist
Que del emfant desist le voir:
«Je vous faich, fait il, a savoir
Que chieus emfes chi vivera
76 Tant que il se congnistera.»

De Narcisus ensi avint.
Grans dolors a sa mere en vint,
Quant ele en oÿ la nouviele.
80 Ne trouvons pas c'onques plus biele
Fust a son tamps el païs nee;
Lyriopé fu apielee,
Fille fu au duc Narcisus.
84 Mais orgiex si li couru sus
Et desdains, que ne quidoit mie
Que nus a son tamps fust en vie
Qui fust dignes de li avoir,
88 Ne de biauté ne de savoir.
Tant par fu fiere et orgilleuse
Et de maniere desdaingneuse,
C'ainc ne daigna amer nule eure.
92 Mais quant Amors li couru seure
Et que Flouris devint Flourie,
Pour miex estre en sa compaignie,
Ses orgiex moult peu li vali
96 Et la fiertés si li fali
Qu'ele fu tantost deceüe,
C'ainc Flourie n'i fu seüe.
Et com fiers que fust ses corages,
100 Emblés li fu ses pucelages;
Et cil Narcisus en fu nés
Qui ensi fu mors et finnés
Com vous avés devant oÿ.
104 Ses orgiex ensi le trahi
Que tout errant k'il se conneut,
Il fu mors c'onques secours n'eut.

Tout l'épisode d'Echo manque. Gui de Mori s'en est bien souvenu dans la seconde partie du poème: lorsque Raison s'offre à l'Amant, elle le met en garde contre un refus et lui rappelle le triste exemple d'Echo.

Si con tu meïsmes le preuves
Par Echo, senz querre autres preuves. (v. 5837/07)

Gui de Mori remplace le nom d'Echo par un terme neutre, *celi*, tout comme il l'avait fait auparavant:

---

tout adrecie; 77 *A N.;* 78 *A sa mere grant diols avint;* 81 *ou p.;* 85 *qu'elle* (une syllabe de trop); 96 *Et sa fierté dou ceur fali.*

Ce poes tu par celi savoir
Qui de Narcisus volt avoir
Et l'amor et la druerie,
Pour coi ele perdi la vie. (f. 61a)

Par l'*exemple* de Narcisse, Guillaume de Lorris veut mettre en garde les dames trop farouches. Rien de tel chez Gui de Mori. Son histoire de Narcisse est celle de l'orgueil vaincu. Il emprunte bien quelques vers à la première partie du *Roman de la Rose,* mais le fond du récit lui vient d'ailleurs. C'est à *Floris et Liriopé* qu'il doit son histoire[31]. Dans ce roman, Robert de Blois veut montrer les dangers de l'orgueil, ce qu'il affirme aussi bien dans le prologue que dans l'épilogue:

L'orguel wel je sanz espargnier
Forment blamer por chastoier. (v. 5/6)

Hé, orguez! honis soies tu!
Maint mal sont par toi avenu. (v. 1759/60)

Il n'est pas question d'Echo chez Robert de Blois; par contre, on trouve dans son roman la prophétie:

Cil dist que li enfes vivroit
Jusque tant qu'il se conistroit. (v. 1389/90)

On y trouve, bien sûr, l'histoire de Liriopé, la fille du duc Narcisse, et de Floris, déguisé en Florie. Cette histoire ne convainc d'ailleurs pas plus chez Gui de Mori que chez son modèle, car l'orgueil de Liriopé n'entraîne point de punition exemplaire, puisqu'on finit par s'épouser.

Ainsi, plutôt que sur la punition de l'orgueil, Gui de Mori semble insister sur la toute-puissance de l'amour. Et cet empire de l'amour s'exerce à travers la beauté:

Une saiete barbelee
Qui Biautés estoit apielee. (v. 45/6)

Du coup, nous comprenons que le portrait détaillé de dame Beauté (voir ci-dessus, N 26) n'est pas un simple exercice poétique. Dame Beauté est la compagne du dieu d'Amour dans la *carole* du jardin de Déduit; la flèche Beauté est plus puissante que la flèche Orgueil; par la beauté naît l'amour[32]. Cette beauté s'offre au regard et le regard est le premier degré de l'amour.

*

[31] Langlois, *BECh. 68,* 266: «Gui de Mori a fait des emprunts directs à Ovide.» Langlois est allé trop vite, et trop loin. Tous les éléments du récit de Gui de Mori se trouvent chez Robert de Blois (éd. Ulrich, Berlin 1895, t. II).

[32] Il s'agit évidemment de la beauté physique. Gui de Mori est ici en contradiction avec son contemporain, l'auteur de l'*Ovide moralisé,* pour qui la fable de Narcisse est la preuve que la beauté physique ou *mondaine* n'est que vanité; cf. *Ovide moralisé,* livre III, v. 1847–1964 (éd. de Boer, t. I, 1915).

La scène de l'*innamoramento,* bien que remaniée dans le détail, ne s'écarte guère du récit de Guillaume de Lorris. Signalons seulement que la troisième flèche, au lieu de Courtoisie, s'appelle Franchise (f. 21a). Faut-il en inférer que Gui de Mori a délibérément voulu enlever au *Roman de la Rose* tout ce qui le liait trop à la courtoisie (au sens restreint et technique du terme)? Nous ne le croyons pas. A la fin du XIIIe siècle, *courtois* s'emploie déjà dans un sens plus vague, témoin Jean de Meun lui-même. Nous estimons que Gui de Mori a simplement voulu rectifier une «erreur» de Guillaume de Lorris en rétablissant la correspondance exacte entre les deux jeux de bonnes flèches: Beauté, Simplece, Franchise, Compagnie et Beau Samblant.

Les commandements d'Amour sont identiques chez Guillaume de Lorris et chez Gui de Mori; dans le détail, cependant, le remanieur prend certaines libertés avec le texte de son modèle. Il ajoute (citant *Salemon,* par exemple, ou reprenant certains vers à Jean de Meun, comme nous l'avons signalé ci-dessus), il remplace tel vers par un vers de son cru[33], il précise parfois (*J'apiel cointerie noblece De corps,* f. 24b, à la suite du v. 2136/24).

Dans la deuxième partie du *Roman de la Rose,* Gui de Mori reprendra (avec Jean de Meun) ces règles dans le *confiteor* de l'Amant (f. 95v). Pourtant, à l'intérieur du grand discours d'Ami, le remanieur nous fait connaître son point de vue personnel. Dans un chapitre intitulé *De loial amie, et que on ne poet amor de feme par rieule comprendre,* il abandonne les conventions littéraires et courtoises pour laisser la parole au bon sens. Inséré dans le roman qui entend donner tout l'*art* d'amour, *ou l'art d'amour est toute enclose,* ce passage ne manque pas d'intérêt, car il nous montre les réactions d'un lecteur qui, pour un instant, ne joue plus le jeu du *miroir au amoureux.* Voici le texte[34]:

Bien porés amie trouver
Se vous vous savés bien prouver
Selonc les meurs que vous verrés
4 En celes que vous requerrés.
Car par nule general rieule
Amors de feme ne se rieule.
Si convient k'en point soient prises
8 Ou mieus puissent estre conquises.

---

[33] Langlois (éd., t. II, p. 107) note: «2079–86 dans *He* sont un mélange de la leçon commune et de leçons de Gui de Mori.» En réalité, *He* est identique à *Tou,* c'est donc Gui de Mori qui mélange ses vers à ceux de Guillaume de Lorris.

[34] F. 79c–80b, à insérer avant le v. 8219 de l'éd. Lecoy (pour le numérotage de l'éd. Langlois, ajouter trente unités). Nous omettons les premiers trente-deux vers de l'addition. – Tout le passage a été fortement remanié. Le texte de Jean de Meun (numérotage Lecoy) se répartit comme suit: f. 79a = 8251–58; f. 79b = 8263–72; f. 79b–c = 8307–20; f. 80b–c = 8219–50; f. 80d = 8325 ss.

Car rieule general aprendre
N'en poet nus s'il ne poet comprendre
Lors particulers actions.
12 Mais ne sai pas ou soit li hons
Qui peüst par rieule retraire
Tout çou que femes sevent faire.
Car eles ont les coers muables
16 Et poi en .j. porpos estables;
Si voelent faire sans deffense
Tout adiés ce que lors coers pense.
Pour ce des rieules deseur dites
20 Et de celes qui chi escrites
Seront chi apriés, loiaument
Vous di que, com generalment
Aucune rieule y soit donnee,
24 Dou plus peut vraie estre prouvee,
Mais aucun cas poeent salir
Qui toutes les feront falir.
Ancun les ensengnemens prisent
28 De proiier, aucun les desprisent
Et dient a lor enscïent
Que proiiers n'i vaut mais nïent.
Nequedent sont aucun pené
32 De faire traitié ordené
Comment on doit requere fame,
Ou soit damoisiele, ou soit dame,
Ou de vilaine natïon,
36 Ou soit frans ou vilains li hom.
Mais je ne me voel entremetre
De tels rieules en rime metre,
Ne de requerre par proiiere
40 De diverses gens la maniere,
Ne comment on doit sermonner.
Là ne voel je rieule donner
General, car je perderoie
44 La paine que g'i meteroie,
Car je vous di qu'en cest afaire
Lor acointance est arbitraire.
Se convient cascun porveoir
48 Selonc ce k'il pora veoir
Lor maintieng et lor contenance.
Mais bien lo c'ait en ramenbrance
Souvent là aler et venir
52 Ou ele est, et de lui tenir
Garni de toutes bonnes teces.
Et port adiés od luy .iij. fleces,
Prestes de traire et de lancier,
56 S'il se poet en lieu avancier

Ou il puist avoir se visee.
C'est celi qui est empenee
De valour et de courtoisie,
60 Francise, et l'autre est Compagnie,
Et Biausamblans, qui bien rapaie
Les coers qui sont navré sans plaie.

Gui de Mori manifeste son scepticisme vis-à-vis de toute *general rieule*. Chaque femme doit être conquise individuellement. Bien que le remanieur défende son point de vue par un vieux lieu commun, savoir les *coers muables* des femmes, il semble exprimer ici sa conviction personnelle. Cet abandon momentané du jeu littéraire et social, dans lequel (du moins en théorie) la femme se voit contrainte de céder devant les avances conduites selon les règles du genre – cet abandon correspond à une attitude en somme plus charitable vis-à-vis de la femme. Celle-ci, tout en étant classée par une qualité négative, l'inconstance, acquiert une personnalité propre. Les prudes pourraient quand même s'en émouvoir, car, virtuellement, la femme reste pour Gui de Mori une proie qui sera prise d'une façon ou d'une autre. Mais on conviendra que cette idée est exprimée en des termes qui sont loin de la crudité de ceux de Jean de Meun. Ici revient la question des *subtractions reprises*. Dans le manuscrit de Tournai, en effet, certains vers fameux (*Toutes estes, sereiz e fustes*, etc.; 9155/25, f. 89d) sont marqués du signe de la rose. Gui de Mori les aurait-il «repris» lui-même?

Aucune codification de la stratégie amoureuse n'est donc infaillible. Cette restriction ne vise pas seulement les *règles* du *Roman de la Rose* (v. 19–21), mais aussi, semble-t-il, certaines questions débattues dans la poésie lyrique (v. 27–30), et, surtout, le *traitié ordené* d'André le Chapelain (v. 31–36).

Si Gui de Mori renonce à donner des règles générales pour la conquête de la femme, il estime cependant que certaines conditions fondamentales ne manqueront pas d'être utiles aux prétendants. Gui recourt ici à l'image des flèches, mais non pas dans le sens traditionnel, où l'amant est blessé par les flèches de l'Amour: les flèches représentent ici des qualités de l'amant. Elles sont au nombre de trois: Franchise, Compagnie et Biausamblans.

*

Cette réserve vis-à-vis des *règles* est une exception; de plus, elle est formulée dans la deuxième partie du roman. Gui de Mori se montre de toute façon fort au courant des théories érotiques de l'époque. Dans une longue addition au texte de Guillaume de Lorris, il accepte même de jouer le jeu. On se rappelle que le dieu d'Amour promet à l'Amant qu'il sera secouru par Espérance, Doux Penser, Doux Parler et Doux Regard. Il faut noter que ce «doux parler» n'est pas la conversation avec la

dame, *alloquium;* il s'agit plutôt des confidences que l'on peut faire à un ami sûr. On conviendra donc que les promesses du dieu d'Amour ne mènent pas bien loin. Il est vrai que le charmant et terrible dieu fait entendre que, plus tard, il y aura *mieux*. Mais ce n'est qu'une allusion et Guillaume de Lorris s'empresse de changer de discours:

«Chascuns de ceus vueil qu'il te gart
Jusque tu puisses miauz atendre,
Qu'autres biens, qui ne sont pas mendre,
Mais graignor, avras ça avant;
Mais je te doing a ja itant.» (v. 2760/44–2764/48)

Ceci dit, le dieu d'Amour s'évanouit, laissant le pauvre Amant sur sa faim. Or Gui de Mori vient à la rescousse et ajoute une longue dissertation sur les degrés d'amour. La voici en entier[35]:

«...
Mais gregnors, avras cha avant, (v. 2763/47)
Se je me vois apierchevant
Que tu me serves sans faintise.
Et porce que je t'aime et prise,
4 Te voel je chi briefment retraire
Comfais paiemens je sai faire
A ciaus ki sont mi sodoiier.
Car par degrés sont mi loiier
8 Selonc ce que cascuns me sert
Et que meillor loiier desert.

Rubrique: *Des degrés d'amours*

Li premiers a por se sodee
C'avoec celi qu'il a amee
Puet jouer et parler souvent.
4 Car cele ausci, comme en couvent,
A a lui par sa contenance
De s'amour aucune esperance.
Bien i puet aler et venir
8 Et sa compaignie tenir.
C'est moult quant il a de s'amie
Le soulas et la druerie,
Tant c'apiertient a biele chiere.
12 Car cele n'est mie si fiere
C'auques volentiers ne le voie.

---

[35] *Tou,* f. 28c–30c; *He,* f. 22c–24b; également chez Molinet. Pour les variantes de *He,* voir la note suivante. Toute cette addition prend la place du vers 2764/48 de la version commune.

Tel paiement et tele joie
Doit bien, ce m'est vis, en gré prendre
16 Cil en espoir de miex atendre.
Et jadis de grans sodoiiers
Fu bien prisiés itels loiiers.
Avoec ce que j'ai dit devant
20 Passe li autres plus avant,
Car quant il sont andoi ensanle,
N'ont gaires cure d'autre canle.
Cieus n'est pas ariere boutés,
24 Ains est volentiers escoutés.
Ains quierent par coumun assens
Les privés lieus et les assens
Pour parler plus priveement –
28 Non pas trop esseuleement,
Ains voelent bien c'on les i sace,
Et c'aucuns privés s'i embace.
Car n'ont voloir de cose faire
32 C'on puist en deshonnor retraire.
Moult doit cel deduit prendre en gré
Chius ki l'a, car par cel degré
Est il auques en la saisine
36 D'avoir amie bonne et fine.
Et s'il a coer et hardement,
.J. douch baisier pris douchement
Ara bien en tans et en lieu,
40 Qu'il ne soit veüs de nullieu.
Non pas que ja li soit donnés,
Mais ausci com habandonnés
A tolir ou a force prendre,
44 Combien qu'il s'en voelle deffendre.
Chist doi bien sont de(l) tel nature
Qu'il n'ont sour nul amant droiture,
Car cele est encor toute soie.
48 Si convient qu'encor adiés proie
Chieus et en proiant s'umelie
Tant que l'amor soit si partie
Qu'ele soit de s'amour sousprise.
52 Nequedent j'aime moult et prise
Celui qui doins tel avantage,
Tout n'i ait il point de hausage,
Car sans son pris moult abaissier,
56 Poet tost li uns l'autre laissier.
Car por tel deduit rechevoir,
Tout se puist il bien perchevoir
C'assés plaist a li sa venue,
60 Pour ce n'est ele pas sa drue.
Et qui de ce l'oposeroit,

Courtoisie l'escuseroit
Au mains en tout ou en partie.
64 Car c'est del fais de courtoisie
De parler as gens bielement
Et de jouer honnestement.
Tout soit il c'amors ou plaisance
68 Avoec courtoisie s'elance,
Tes fois est, et de li se coevre,
Et ses operatïons oevre.

Grant don as grandes gens affierent.
72 Pour c'est drois que cil qui requierent
Le tiers don soient esprouvé
Et ferm en loiauté trouvé.
Car j'espoire moult la personne
76 Loial a qui tel bien je donne,
Auquel nul autre ne comper,
Quant cascuns a trouvé son per
Et chius est de celi amés
80 Et sires et amis clamés.
Et quant sont en lui convegnable,
Cele sans fait deshonnerable
A cui ses amis atalente
84 Et corps et avoir li presente:
Ses bras, son sain et sa maissiele,
Quanque a desour la chainturiele,
A tout a son conmandement.
88 Mais bien sace que nulement
Aval nul deduit n'avera.
Li mons delivres li sera,
Mais bien sace que la valee
92 Ne li ert ja habandonnee.
Lait la valee; en la montaingne
Son deduit et sa joie praingne.
Es bras sont li acolement,
96 Ens ou sain li dosnoiement,
Et li baisier sont ou viaire.
Ne sai comment puisce plus faire
A nullui, combien qu'il me serve,
100 Car li remanans trop m'asserve,
Qui apiertient au quart loiier;
Ne je ne le voel otroiier,
Ne a nului je ne le baille
104 Volentiers qui forment ne vaille
Et dont j'espoir que d'en avant
Me servira comme devant.
Mais pluisour m'en ont decheü,
108 Car ja puis k'il auront eü

ROMANISCHES SEMINAR UNIVERSITÄT ZÜRICH

Cel loiier, ne me priseront
Ne en mon dangier ne seront;
Ne ne truis pas .j. de quarante
112 Qui ja puis de moi lise ou chante.
Pour ce a donner le resoingne,
Car ne prisent une escaloingne
Puissedi moi ne mon affaire,
116 Car je ne lor pu[i]s riens plus faire.
Mais tant com ce loiier retieng,
Les amans desous verge tieng,
Tant sont il baut, liet et joli,
120 Tant sont il mignot et poli,
Tout ausci com li roussingnos,
Qui tant est jolis et mingnos
Tant com il cace, et quant a pris,
124 Perdu a sa joie et son pris.
Pour ce voel je que cascuns sace
Que tous mes deduis est en cace.
Et tant com plus caç asprement,
128 Tant me delit plus aigrement.
Et si ne cace fors por prendre:
C'est li fins a coi je voel tendre.
Mais por longement soulacier,
132 Ne vauroie ja fors cacier.
Car tout soit li prise agreable,
Plus m'est li cace delitable;
Et plus noblement me contieng
136 Tant com en ma cace me tieng.
Mais quant ma cace a sa fin vient,
Et que prendre le me convient,
Quant je sui apriés refroidis
140 Dou chaut dont j'estoie enroidis,
La cace prise si m'abeste
Que vauroie k'il ne fust beste,
Au mains tant com a icele oere,
144 Desc'autre cace me ceurt soere.
Pour ce le di que cil ki cacent
Plus se deduisent et soulacent
Que cil qui li cace est fenie,
148 Car c'est li drois de cacerie.
Si com li roussingnos proisiés
Se tient jolis et envoisiés
Tant com il quiert; et, proie prise,
152 A se jolieté jus mise.
Ce k'il quiert si tres bien le cifle,
Que de bien cantant fait qu'il sifle.
Pour ce dist li coumuns roumans
156 Que c'est li oisiaus des amans.

Mais ma mere m'est bien contraire,
Car ne voet longe cace faire.
Ses coers si se delite ou prendre
160 C'au cacier n'a cure d'entendre;
Et s'ele nul point s'i delite,
N'est ce fors por le fin eslite.
Et cil ki s'aïde requierent,
164 Nule riens fors prendre ne quierent,
Ne tendent fors a l'esperance
Qui au prendre lor fait pesance.
Ne nus, je croy, ne le reçoit,
168 Qui apriés cop pesans ne soit.
Mais pource c'ou fait a delit,
L'a li plus por millor ellit.
Mais trop miex font, sans contredire,
172 Li autre troi bien a ellire.
Car çou ki n'a point de tristrece
En son fait, mais joie et leece,
Qui en prendant point ne descroist,
176 Mais plus joie et deduit acroist,
Il me samble que sains mesprendre
Le poet on bien por mellor prendre
Que çou ki en aucun costé
180 A aucun torment acosté
Les son delit; c'est ceste prise
Pour coi je les autres miex prise.
Mais ma mere, dame Venus,
184 A tant fait maintenant que nus
A paines ne voet mais entendre
A cachier, s'il ne quide prendre.
Quant aucun sont a çou venu
188 C'au tierch loiier sont avenu,
Et k'il en goent plainement,
Quant voient que trop longement
J'ateng a paiier lor saudee
192 Dou quart loiier, ou cascuns bee,
Dont s'en vont faire lor complainte
A celi ki ainc ne fu fainte
D'iaus oÿr. C'est ma mere chiere,
196 Qui n'est orgillouse ne fiere,
Venus, ki sans l'assentement
De moi a fait tel paiement
A tels, c'ainc puis ne me servirent;
200 Que par li paiié se sentirent.
Car ele si tenrement m'aime
Que tout errant c'on se reclaime
De moi en aucune maniere,
204 Errant acepte lor proiiere,

Et a ciaus s'abandonne toute.
Et je, ki bien l'aime, sans doute,
Forment me delit en ses fais,
208 Et adiés tele honnor li fais
Que ce quart don je ne donroie
Nului, se son otroy n'avoie.
Ele est ma maistresse et ma dame,
212 Et en maint lieu giete sa flame
Par maintes fois sans mon congié,
Mais sans sa volenté non, gié.
Pour coi est trop plus agreans
216 Li loiiers dont je sui paians,
Pour ce c'apriés ce loiier pris,
Sont aucun bien d'amer espris
Et se painnent de bien ouvrer
220 Pour souvent tel bien recouvrer,
Et me servent puis loiaument.
Mais ce n'iert ja si coralment,
Car se recouvrer ne quidoient
224 De moi moult poi de cure aroient.
Mais pour toi ne le di je mie,
Car j'espoir que toute ta vie
Ert tes coers envers moi foiaus.»
228 «Sire, dis je, frans et loiaus,
Se tant vous pooie sievir
Que je peüsce deservir
Le quart loiier, tant com vivroie
232 Vostres loiaus sergans serroie.»
Amors respont: «Tu dis moult bien.
Encor avras assés de bien,
Mais atendre te convenra
236 Tant que tans et lieus te venra.
Et s'il avient aucune fie
Qu'esperance te soit falie
Pour quelque cose dont te doelles,
240 Et que de moi partir te voelles,
Droit a ton ami t'en iras
Erranment, et si li diras
Conment il t'est et en quel point.
244 Et garde ne li choile point:
Il te fera grant alejance
Et te ramenra esperance,
Et si bien te conseillera
248 Qu'en boine pais te metera.
Mais garde que couvent me tiengnes
Et que mes commans bien retiengnes.
Car se tu me siers sans mesprendre
252 Encor te quis je moult bien rendre

Le loiier que tes coers atant.
Et je te doins congiet a tant.»[36]

Visus et alloquium, contactus, basia, factum: ces degrés d'amour sont, d'abord, un lieu commun de la littérature érotique du moyen âge[37]. Héritage d'Ovide et de ses commentateurs, de Donat et de Pomponius Porphyrio, les *quinque lineae amoris* se retrouvent dans la poésie gnomique et goliardesque, dans la comédie élégiaque latine des XIIe et XIIIe siècles, dans la littérature morale latine (Alain de Lille, Jean de Salisbury) et française (*La somme le roi,* Jean de Le Mote), dans la poésie allégorique occitane (Guiraut de Calanso et Guiraut Riquier).

Or Gui de Mori ne donne que *quatre* degrés. Le premier, le regard, manque; de plus, le baiser est placé avant l'étreinte. Gui s'est donc inspiré ailleurs. La division en quatre est celle d'André le Chapelain, qui déclare:

Qui veut a bonne amour monter,
.iiij. degrez covient conter:
Li premiers a non esperance
D'amours; li secons, sans doutance,
Est de baisier otroiemens;
Li tiers degrez est usemens
D'acoler sa tres douce amie;
Li derrains est, je n'en dout mie,
D'abandonner son cors meïsmes[38].

---

[36] Variantes de *He:* 1 *saudee;* 9 *car il;* 12 *celle ausi n'est mie* (*ausi* à la fin du vers, avec astérisque qui le renvoie en troisième position); 13 *Que moult v.;* 24 *ascoutés;* 25 *Et q. par aucuns a.;* 34 mq. *car;* 40 *Mais ne;* 42 *ensi;* 44 *que se;* 53 *cui;* 58 *Tant s.p.b. apercevoir;* 63 *u tout u em partie;* 64 *des f.;* 69 *Teil;* 74 *ferme;* 76 *tel don;* 83 *qui;* 86 *Canques desous sa çainturielle* [!]; 93 *Laist l.v. et au mont tende;* 94 *Là sa joie et son deduit prende;* 104 *A nullui qui f. nel v.;* 115 *Puis cel don moi;* 120 *joli;* 127 *cace;* 132 *Ne volroie ja enforcier;* 133 *la p.;* 139 *refroidiés;* 140 *envoisiés;* 142 *Que volroit que ne;* 144 *Des .iiij. caure me court seure* [?]; 147 *cui;* 148 *la droite chacerie;* 150 *renvoisiés;* 153 *les ciffle;* 159 *el p.;* 160 *Qu'al;* 162 *la f.;* 166 *nuisance* [?]; 169 *pour çou qu'al* [?] *fait;* 174 *Ens el fait;* 175 *en caçant;* 181 *Leis;* 188 *Qu'al;* 191 *J'atench de;* 193 *Lors sevent faire;* 199 *A ciaus* [?]; 200 *si s'encreurent* [?]; 212 *ma v.* [!]; 215 *trop lues* [?]; 217 *Et puis c'a.;* 218 *bien aucun;* 225 *pour tant;* 232 *V. serjans tous jours s.;* 251–254 mq.

[37] Sur les *gradus amoris,* on peut voir: H. Unger, *De Ovidiana in Carminibus Buranis quae dicuntur imitatione,* Strasbourg 1914, p. 16ss.; E.R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter,* Bern ²1954, p. 501–502; P. Dronke, *The Text of Carmina Burana 116, Classica et Mediaevalia 20* (1959), 167–168; P. Dronke, *Medieval Latin and the Rise of European Love-Lyric,* 2 vol., Oxford 1965–1966, p. 49 et 488–489; L.J. Friedman, *Gradus Amoris, RP 19* (1965/6), 167–177; A. Adler, *The topos «Quinque lineae sunt amoris» used by Ronsard in «Amours» (1552) CXXXVI, BHR 15* (1953), 220–225. – Il est évident qu'il faut bien distinguer ces degrés de ceux de la *caritas ordinata* de la littérature religieuse.

[38] Traduction de Drouart La Vache, *Li livres d'amours,* éd. R. Bossuat, Paris

Cette «source» explique le nombre de quatre, pas plus. Pour le premier degré, la correspondance est très vague (cf. v. 6). En outre, chez André le Chapelain, c'est *li homs de bas lieu* qui parle à *la fame de bas lieu* (selon l'expression de Drouart la Vache): l'homme donne à la femme les règles du jeu, en lui faisant comprendre qu'il ne faut pas sauter les degrés, mais procéder par ordre. Instruction de la femme, donc, qui doit savamment doser ses faveurs.

Chez Gui de Mori, c'est le dieu d'Amour qui expose à l'Amant les avantages de cette technique. Cette fois, c'est l'homme qui doit accepter les règles. Dans la forme traditionnelle du *topos,* le *contactus* précède le baiser. Rien de plus commun, en effet, que de faire du baiser l'étape qui précède immédiatement le *surplus.* Nous citerons *Perceval:*

> Feme qui se bouche abandone,
> Le sorplus molt de legier done[39].

Mieux encore, Guillaume de Lorris lui-même, par la voix de Bel Accueil, exprimera la même idée:

> E sachiez bien cui l'en otroie
> Le baisier, il a de la proie
> Le miauz e le plus avenant,
> Si a erres dou remenant[40].

On comprend ainsi que Gui de Mori ne reprenne sa source pas purement et simplement. Il éprouve le besoin d'expliquer pourquoi le baiser ne se trouve pas en avant-dernière position:

> Non pas que ja li soit donnés,
> Mais ausci com habandonnés
> A tolir ou a force prendre.

Ce baiser volé (ou savamment accordé) fait encore partie du flirt courtois, car la dame qui consent aux deux premiers *loyers,* n'est pas encore la *drue* de son ami (v. 60). Même le troisième degré, estime le dieu d'Amour, n'est en rien *deshonnerable*

1926, v. 1173–1181. Voici le texte latin: Ab antiquo quatuor sunt gradus in amore constituti distincti; primus in spei datione consistit, secundus in osculi exhibitione, tertius in amplexus fruitione, quartus in totius personae concessione finitur. Cf. éd. Pagès, Castellón de la Plana 1930, p. 16 (= éd. Trojel, p. 32–33).

[39] Chrétien de Troyes, *Le roman de Perceval,* éd. W. Roach, Genève-Paris 1959, v. 3863/4. Il faudrait évidemment citer Ovide, *Ars amat.,* I, 667/8, ou, plus près de Gui de Mori, le *Chastoiement des dames,* de Robert de Blois, v. 124 ss.

[40] V. 3405/3387–3408/3390. Une curiosité: ces *arrhes* se retrouveront chez La Fontaine, dans *La Coupe enchantée:*

> ... qui, sur le point de ne rien refuser,
> Donna pour arrhes un baiser.

Fables et Contes, éd. Pléiade, Paris 1948, p. 502.

(v. 82). Et de continuer que ces trois premiers degrés procurent bien plus de plaisir que le *fait,* ou, pour employer la terminologie de Gui de Mori, que la chasse est plus agréable que la prise (v. 119ss.). Cette chasse amoureuse est fort différente de celles qu'ont imaginées Nicole de Margival, Jean Acart ou l'auteur anonyme de *La cace dou cerf.* Elle se distingue également de l'image traditionnelle de l'Amour *venierres,* porteur de (cinq) flèches[41]. Nous n'avons plus affaire à une allégorie de l'*innamoramento,* mais bien à une doctrine, exprimée en clair, de la recherche du plaisir.

Certains méprisent (les ignorants!) ce genre de chasse. Ils courent droit au but. Aux plaintes du dieu d'Amour se joindront celles d'Amis:

> Nus ne voet mais cachier sans prendre[42].

Or celle qui s'oppose à ce genre d'exercices, c'est Vénus (cf. v. 157ss., 197/8, 213). Gui de Mori distingue clairement entre le dieu d'Amour, préposé à l'*art,* et Vénus, qui s'occupe du *remenant.* Mais Guillaume de Lorris ne parle pas autrement des deux personnages allégoriques. L'importance du développement de Gui de Mori réside dans le fait qu'il expose longuement, et en dehors de la *narratio,* ce qu'il trouvait déjà, mais d'une façon moins explicite, dans la première partie du *Roman de la Rose*[43].

Malgré le plaidoyer du dieu d'Amour pour la «chasse amoureuse», l'Amant ne promet son service loyal que sous condition d'avoir en échange le *quart loiier* (v. 228–32). Et le dieu d'Amour le lui promet (parce qu'il aime sa mère, parce que celle-ci est sa «maîtresse» et sa «dame», et parce que, au fond, il est d'accord avec elle sur le but à poursuivre – cf. v. 206, 211 et, de Jean de Meun, 10750/20; enfin v. 129–30). La conquête de la Rose est décidée.

*

[41] Aux cinq flèches, qui symbolisent les «causes» de la naissance de l'amour, on peut trouver un parallèle dans l'*innamoramento* par les cinq sens tel qu'il est décrit dans le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival et dans le *Bestiaire d'amour rimé.* – Dans les *Carmina Burana,* les cinq flèches de Cupidon représentent les cinq degrés (éd. Hilka-Schumann, I, 1, 261). Ces cinq flèches n'ont évidemment rien à voir avec celles du dieu d'Amour de Guillaume de Lorris (comme le croyait Langlois, N au v. 935, t. II, p. 304; pourquoi déclare-t-il en outre: «La cinquième manière n'est pas indiquée»? Le texte latin ne saurait être plus clair!).

[42] F. 73c, dans une interpolation qui remplace les v. 7649/19–7661/31; cf. le v. 164 de l'addition sur les *degrés.*

[43] Comparer aussi les v. 10749/19ss., où Jean de Meun développe des idées analogues sur les rapports de Vénus avec son fils. Dans *Tou,* f. 97c–d, ce passage de la deuxième partie du *Roman de la Rose* est partiellement une *subtraction reprise.* Il serait intéressant de savoir si l'addition sur les degrés d'amour se trouve déjà dans *Ter,* c'est-à-dire dans un texte que Gui de Mori écrivit avant qu'il eut connaissance du poème de Jean de Meun.

Tout ce développement de Gui de Mori est bel et bon, mais que vient-il faire dans le *Roman de la Rose?* Nous croyons que la réponse à cette question nous donne la clé de l'interprétation. Le fait même que le chapitre sur les degrés d'amour soit inséré dans le *Roman de la Rose,* nous permet de comprendre pourquoi le premier degré traditionnel manque. Ce degré, c'est celui du regard. Or l'addition de Gui de Mori vient *après* l'épisode de l'*innamoramento.* Faut-il rappeler que celui-ci se produit par les flèches que le dieu d'Amour a confiées à un personnage nommé *Doux Regard?* Visiblement, le premier degré a été franchi. L'Amant est en droit d'attendre ses *loyers.*

Comment progresse l'action chez Guillaume de Lorris? Après avoir été pris par le regard, l'Amant rencontre Bel Accueil. Celui-ci lui permet de s'approcher de la rose, et lui offre une *feuille,* cueillie près du bouton (v. 2876/60ss.). L'Amant déclare alors ouvertement qu'il désire le bouton. Surgit Danger, qui interrompt brutalement l'idylle. Alors, l'Amant se repent. De quoi? d'avoir osé désirer le bouton? Pas du tout: l'Amant regrette de ne pas avoir employé la force! Cette idée le travaille bien plus que la *folie* (v. 2957/39) d'avoir dit sa pensée. Un changement de tactique permettra à l'Amant de se rapprocher une deuxième fois. Après l'intervention de Vénus, il baisera la rose.

Nous croyons que Gui de Mori a vu juste: Guillaume de Lorris nous décrit les quatre premiers degrés de l'amour; *visus, alloquium, tactus, basium*[44]. L'intervention de la Vieille n'était même pas nécessaire pour faire comprendre au lecteur d'alors que le cinquième degré, tôt ou tard[45], viendrait compléter la série[46]. Guillaume de Lorris ne correspond donc pas tout à fait à l'image que nous présentent de lui les manuels de la littérature; il n'est guère ce délicat poète courtois qui «étale librement dans son œuvre son âme juvénile et charmante, encore fleurie d'illusions»[47]. Tout au contraire, Guillaume ne se fait pas d'illusions; il est un *saichant docteur*[48], qui connaît la poésie érotique des goliards et de l'élégie latine.

Gui de Mori nous semble loin du monde courtois. Il ne peut faire autrement que de rattacher Guillaume de Lorris au monde des clercs. Ce faisant, il détruit en grande

[44] Toutefois, il reste à expliquer pourquoi Gui de Mori calque ses quatre degrés sur ceux d'André le Chapelain.

[45] Tôt, avec la fin apocryphe; tard, avec Jean de Meun.

[46] Parmi les critiques modernes, nous ne voyons que L. J. Friedman qui ait délibérément rattaché Guillaume de Lorris à la tradition des *gradus amoris;* cf. *op. cit.* (N 37). La première réaction vigoureuse contre un Guillaume de Lorris gentil, ingénu et courtois (à la J.-J. Ampère, P. Paris, E. Langlois) date cependant de 1910. Il faut relire L. F. Benedetto. – Pour la bibliographie, voir notre article *Der Rosenroman in der Kritik seit dem 18. Jahrhundert, RF 78* (1966), 203–252.

[47] R. Bossuat, *Le Moyen Age,* Paris 1955, p. 197.

[48] Comme le dira, autour de 1400, un nommé Philibertus (*BN fr. 24389;* cf. E. Langlois, *Les manuscrits du Roman de la Rose,* p. 58–59).

partie l'image d'un Guillaume intuitif et psychologue. Nous croyons que nous gagnons au jeu. Certes, nous nous rappellerons toujours avec profit les dettes de Guillaume envers la poésie lyrique courtoise, mais nous aurons autant d'intérêt à reconnaître en lui l'artiste réfléchi, qui non seulement «amplifie» savamment certain schéma topique, mais qui crée un nouveau genre littéraire: le poème allégorique de l'Amour.

Bâle *Marc-René Jung*